

Port La Galère

Un matin à décorner les mouettes. Du vent dans les voiles, et du gris dans le ciboulot du ciel. Les nuages cavalaient comme des bandits en cavale poursuivis par la gendarmerie céleste. Les drisses, mal ficelées comme des promesses électorales, tapaient sur les mâts dans un vacarme de casserole. T'aurais dit une fanfare de tôle ondulée. Et les girouettes, ces girouilles de pacotille, s'excitaient comme des poules devant un ver.

Julien Barazer, lui, voyait venir la flotte, la vraie, pas celle des bateaux : celle qui tombe du ciel pour te pourrir la journée. Et comme tout bon râleur en goguette, il s'apprêtait à gueuler contre la météo, cette garce imprévisible. Il avait quitté la Bretagne, son humidité permanente et ses marées moroses, pour respirer le grand air du Midi. Et voilà qu'ici aussi, le ciel lui jouait du crachin. « Foutue poisse ! » pensa-t-il en serrant le col de sa veste.

Les pontons ? Déserts comme une boîte de nuit à l'heure de la messe. Les plaisanciers étaient planqués dans leurs cabines, collés à leur tasse de café, à attendre que le bon Dieu leur repeigne le ciel en bleu. Ces types-là, faut les voir pour y croire : d'anciens fonctionnaires du bonheur, reconvertis en marins du dimanche, qui sortent le bateau seulement quand le mistral roupille et que la mer est plate comme une crêpe bretonne.

Julien les connaissait bien, ces naufragés du confort : lever tôt, pain frais, papotage au boulanger, petit déj' au soleil, puis nettoyage du rafirot avec amour, comme si c'était un bijou en or massif. À midi, direction le yacht-club, histoire de siroter le rosé en parlant de winch et d'antifouling avec des airs d'ingénieurs de la marine nationale. Le monde des plaisanciers, c'est un mélange de cambouis et d'apéro. Et question parité, c'est pas le *Club Med* : que des moustachus en short, les femmes restant au bateau à siroter la patience.

Ce matin-là, la marina roupillait tranquille. Pas un chat sur les pontons, sauf le vent qui s'amusait à faire chanter les cordages. Julien, lui, marchait d'un pas pressé : il avait rendez-vous à dix plombs avec des touristes qui allaient s'installer dans un appart « vue mer et vie de port ». Son affaire, « La Conciergerie de la Marina », marchait gentiment. Pas de quoi s'acheter un yacht, mais ça remplissait le frigo et ça complétait la retraite militaire du bonhomme. Trente ans « au service de la France », qu'il disait, la main sur le cœur et la larme patriotique à l'œil. Toulon lui avait laissé des souvenirs tendres comme une sardine grillée.

En longeant le 18, boulevard de Porquerolles, il remarque que les volets de l'appart des Parker-Naud sont fermés. Curieux, ça. La terrasse, elle, affiche encore son mobilier de vacances : chaises, table, parasol et transats, tout le barda. Antoine, le fiston, devait avoir plié bagage hier soir. Les vacances finies, retour dans la grisaille parisienne.

Mais ce garnement d'Antoine, Julien le connaissait : pas foutu de ranger quoi que ce soit,

ce grand escogriffe. Il devait être du genre à laisser les miettes dans le lit et les bouteilles vides dans le frigo. Julien se promet de repasser pour frotter tout ça. En bon concierge consciencieux, il remettrait tout d'aplomb avant les prochains locataires.

Parce qu'il faut le dire, Julien ne pouvait pas piffrer ce type. Antoine Parker, professeur de lettres, célibataire à perpétuité, dragueur de profession, causeur à rallonge, et fier de ses conquêtes comme un coq sur son tas de fumier. Le genre à te sortir trois citations de Proust entre deux Mojitos. Et, cerise sur le pompon, il se vantait d'avoir chopé un truc. Une saleté sexuelle. Et d'en faire un trophée.

«Une médaille de plus à ma collection», disait-il.

Julien, lui, tournait la tête quand il le croisait : la vulgarité en chemise de lin, très peu pour lui.

Il sort son téléphone.

– Allô, Madame Parker ? C'est Barazer, du port !

– Ah, bonjour, cher monsieur ! Tout va bien ?

– Disons que votre fils a encore oublié de ranger sa terrasse.

– Il est incorrigible ! Vous pouvez remettre de l'ordre ?

– Comme d'habitude, madame.

Et elle, avec sa voix de bourgeoise confiante : «Je vous fais confiance.»

Le mot qui tue. La confiance des riches, ça te fait toujours l'effet d'une baffe polie.

Vers midi, Julien revient. Porte bleue, serrure dorée, immeuble chic qui sent la cire et la bonne femme de ménage. Il introduit la clé, tourne, rien. Ça bloque.

«Foutue serrure ! » Il insiste, peste, sue. Rien à faire. Peut-être qu'Antoine a changé la serrure pour une lubie de snobinard.

Il rappelle la mère : «Votre fils, il a bricolé la porte ? »

– Non !

– Bon. Alors faut forcer.